

Éditorial

Un géant s'en est allé

Cette 12^e Assemblée générale a lieu exactement un an et neuf mois après la disparition d'un illustre membre du CODESRIA, un des plus engagés envers la problématique de la sphère publique en Afrique. Le mercredi 28 mars 2007 restera gravé dans les mémoires comme un triste jour pour les chercheurs en sciences sociales d'Afrique et d'ailleurs. C'est le jour où est survenue la mort, à Pretoria, du Professeur Archibald Monwabisi Mafeje (Archie, comme l'appelaient affectueusement ses amis, collègues et admirateurs), une sortie sans bruit qui a mis les nombreuses personnes qu'il avait côtoyées directement ou indirectement dans un état de tristesse ou de colère.

Archie Mafeje, l'homme de science type et un des esprits polyvalents et extraordinaires que l'Afrique a connu, était de son vivant une légende dans tous les sens du mot. Son érudition et sa compréhension des questions – de pratiquement toutes les questions – étaient époustouflantes. Ses discours transcendaient les barrières disciplinaires et étaient caractérisés par un esprit combatif et engagé dans la transformation sociale. En tant qu'universitaire bien au fait de l'histoire de l'Afrique de ces six derniers siècles, il a rassemblé ses collègues pour résister à la servitude intellectuelle sur laquelle se développent toutes formes de domination étrangère. Il était intransigeant dans son appel pour la libération de nos imaginations collectives comme fondement de la libération du continent. Dans toutes ces entreprises, il s'était également distingué par son insistance sur la rigueur et l'originalité scientifiques. Sa sévérité absolue avec les collègues médiocres dans leurs analyses était sa marque. La force de sa plume et la passion de ses interventions allaient toujours de pair avec un style remarquablement polémique unique qui n'était pas réservé à ceux qui ont des connaissances hésitantes. Voilà l'homme qui nous a quittés le 28 mars 2007 pour rejoindre les héros et héroïnes disparus de la communauté africaine de recherche en sciences sociales. Grand panafricain, chercheur de renom, débatteur de première classe, combattant de premier plan dans la lutte pour la justice sociale, et gentleman aux grands principes humanitaires, Archie a été enterré le samedi 7 avril 2007 à Umtata, en Afrique du Sud.

Le Professeur Archie Mafeje était Sud-Africain de naissance. Il a fait ses études et commencé sa carrière à l'Université du Cap mais, comme nombre de Sud-Africains, il a dû quitter son pays, poussé par l'apartheid. Il a passé la majeure partie de sa vie en exil. Il a obtenu un Ph.D en anthropologie et sociologie rurale de l'Université de Cambridge en 1966. En 1973, à l'âge de 34 ans, il est nommé professeur d'anthropologie et de sociologie du développement à l'Institut des études sociales de la Haye par une loi du parlement et avec l'approbation des universités néerlandaises, devenant le premier universitaire africain à être ainsi honoré aux Pays-Bas. Cette nomination lui conférait l'honneur d'être un des professeurs de la Reine Juliana et un des pairs du royaume. Son nom apparaît dans les prestigieuses pages bleues du bottin national néerlandais.

La carrière professionnelle d'Archie Mafeje s'étend sur quatre décennies et sur trois continents. De 1969 à 1971, il fut chef du Département de Sociologie de l'Université de Dar es-Salaam, en Tanzanie. Il partit ensuite à la Haye en tant que professeur visiteur d'anthropologie sociale du développement et directeur du programme d'études du développement rural, du développement urbain et du travail à l'Institut des études sociales, de 1972 à 1975. C'est là qu'il rencontra son épouse et compagne, le Dr Shahida El-Baz, universitaire et activiste égyptienne. En 1979, il accepte le poste de Professeur de sociologie à l'Université américaine du Caire. Il est ensuite Professeur de sociologie et d'anthropologie et directeur du Centre de recherche multidisciplinaire de l'Université de Namibie de 1992 à 1994. Mafeje était également chercheur principal ou professeur invité dans plusieurs autres universités et centres de recherche en Afrique, en Europe et en Amérique du Nord. Il est l'auteur de plusieurs livres, monographies et articles de revues. Sa critique du concept de tribalisme et ses travaux sur l'anthropologie sont très largement cités dans les ouvrages de référence. Il a également entrepris un travail de pionnier sur les questions foncières et agraires en Afrique.

Mafeje retourna en Afrique du Sud plusieurs années après la fin de l'apartheid et il y fut nommé Chercheur associé par le National Research Foundation (NRF) ; il travaillait au Centre de la Renaissance africaine de l'University of South Africa (UNISA). En 2001, Archie Mafeje devint membre du Comité scientifique du Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) et en 2003 il reçut le titre de membre honoraire à vie du Conseil. En 2005, le Professeur Archie Mafeje était nommé Distingué Lauréat du CODESRIA en collaboration avec l'Africa Institute of South Africa à Pretoria.

L'incarnation des idéaux et des combats intellectuels de l'Afrique

Archie Mafeje était à maints égards l'exemple même des idéaux intellectuels qui ont été les artisans de la création du CODESRIA en 1973, et qui ont nourri et poussé en avant le Conseil pendant ces trente cinq années. Pour Issa Shivji, c'était un homme d'une « grande rigueur et intégrité intellectuelles » qui ne faisait pas de compromis sur les idées, et « dont les idées étaient si fortes qu'on avait instinctivement l'impression de l'avoir connu depuis des temps immémoriaux ». C'était un chercheur rigoureux et minutieux qui dès le début des années 1960 impressionnait son professeur et directrice de thèse – Monica Wilson – par la qualité et la profondeur de sa maîtrise de l'ethnographie à Langa (John Sharp). Mais comme l'a fait remarquer avec justesse sa fille Dana, en réaction à la multitude d'hommages qui ont suivi son décès, Mafeje était plus qu'un simple géant intellectuel. Il était avant tout un être humain. « Mon père était un personnage critique, mais plein de bienveillance, dur mais rempli de compassion, sarcastique mais empreint de douceur, un peu fou mais si

brillant, entêté mais dévoué, mais par-dessus tout un passionné ».

En effet, c'était cette passion et cette compassion, cette humanité qui faisaient qu'il était à la fois apprécié et contesté, laissant peu de personnes indifférentes face à son esprit vif, incisif et critique, et son amour pour le débat dans lequel il n'hésitait pas, de façon métaphorique, à croiser le fer ou à faire couler le sang. Ses débats avec ses pairs intellectuels africains dans les pages du *Bulletin du CODESRIA* – que nous avons reproduits dans ce numéro spécial en hommage à Mafeje – étaient, comme l'a dit Ali Mazrui (un de ses adversaires intellectuels), « brutaux – pratiquement sans réserves ! » Ali Mazrui, dont Archie Mafeje attaquait violemment l'idée de « colonisation interafricaine » comme une tentative pour faciliter la recolonisation de l'Afrique par l'Europe, regrette de ne pas avoir eu « une réconciliation intellectuelle officielle » avec Mafeje avant son décès (Ali Mazrui). Sa franchise absolue, son tranchant, ses tournures de phrases brillantes, son cynisme, son style polémique, ses positions inébranlables et sa tendance à pousser les arguments jusqu'à leurs conclusions logiques, et même au-delà, faisaient que Mafeje donnait parfois l'impression d'être « profondément aigri ».

Cependant, il y avait suffisamment de raisons d'être aigri et attristé pour quelqu'un qui est en guerre contre l'hégémonie intellectuelle de ceux qui proclament la vérité et la sagesse universelles, sans tenir compte du temps et de l'espace, sur un continent où beaucoup de ses collègues continuent d'embellir leurs références avec des écrivains étrangers du Nord global, pour prouver leur intellectualité (cf. Issa Shivji, Jimi Adesina). Il y avait des raisons d'être aigri et attristé, pour quelqu'un d'éminemment critique du double langage et d'autres défauts de l'élite politique et intellectuelle africaine (Kwesi Prah), de se rendre compte qu'une telle dissemblance était beaucoup plus profondément ancrée et résiliente qu'il ne l'imaginait au départ. Et il y avait effectivement des raisons d'être aigri et attristé pour être persuadé de retourner « au pays » dans une Afrique du Sud postapartheid où en fait, il y a peu de post quoi que ce soit, et où, au lieu de serrer les rangs pour remporter la bataille des idées, nombreux sont les intellectuels noirs qui continuent d'être encouragés à quitter le monde universitaire pour entrer dans un gouvernement, dans le milieu des entreprises ou dans les ONG, où la bureaucratie et les gains importent plus que la production de savoirs, la justice sociale, la vérité et la réconciliation (Eddy Maloka).

Malgré son immense générosité d'esprit et sa capacité à tenir compte de l'opinion de l'autre partie même quand il n'était pas d'accord avec elle, Archie se sentait plus en exil de retour chez lui, en Afrique du Sud, qu'il ne s'était jamais senti loin de son pays. Selon Jimi Adesina, Mafeje s'est rendu compte de l'intimité relative dont il jouissait dans les milieux du CODESRIA à travers la souffrance causée par son isolement intellectuel en Afrique du Sud. « La tragédie pour nous tous », écrit Jimi Adesina, « c'est qu'Archie n'est pas mort de mort naturelle – il est mort de négligence et d'isolement intellectuels. Malgré son amour énorme pour sa famille et ses amis fidèles de toujours, l'oxygène d'Archie, c'était l'engagement intellectuel vigoureux. Il se nourrissait d'une érudition sérieuse, rigoureuse et pertinente. Privé de cela, il a tout simplement dépéri ». Et pourtant, comme le soutient Maloka, au lieu de succomber à l'amertume et à la tristesse, Mafeje aurait dû se servir de « sa stature intellec-

tuelle imposante et son approche qui consiste à « aller droit au but » pour aider à « présenter des arguments en faveur d'une intelligentsia noire, dynamique, forte et indépendante, en tant que force avec laquelle compter en affrontant le legs persistant de l'apartheid ». Il commençait à subir le poids des années, admet Maloka, mais s'il avait demandé à Mafeje, ce dernier lui aurait probablement répété ce qu'il avait dit à la conférence du 30^e anniversaire du CODESRIA organisée à Dakar en décembre 2003 : « On ne crée pas de connaissances tout seul ».

Archie Mafeje est mort avant de s'être réconcilié avec l'Université du Cap (UCT) – son alma mater – la communauté intellectuelle dans laquelle il a commencé à produire des connaissances – qui en 1968 annula sa décision de le nommer maître de conférence en Anthropologie Sociale (ou le droit de produire et d'aider à produire des connaissances) parce qu'il était noir aux yeux du ministre de l'Éducation nationale marqués par l'apartheid, bien qu'il fut le meilleur candidat pour ce poste. On pourrait toujours soutenir que si Mafeje avait des raisons d'être amer et en colère vis-à-vis des autorités de l'UCT qui ont succombé trop facilement aux pressions gouvernementales, il aurait dû prendre à cœur sa réintégration à la fin de l'apartheid dans les années 1990, du fait que l'Union nationale des étudiants sud-africains avait protesté contre la violation de sa liberté académique par des manifestations massives au sein de l'UCT et dans d'autres campus universitaires, y compris un sit-in qui a duré neuf jours (Lungisile Ntsebeza). Il était utile aux étudiants dans les années 1960 tout comme il l'était en exil, et au sein des réseaux du CODESRIA où il servait en tant que personne ressource et mentor de jeunes chercheurs ; il aurait été certainement tout aussi utile aux étudiants en Afrique du Sud après les années 1990, avec du pardon et de l'oubli de part et d'autre.

L'UCT et le jeu de la réconciliation : trop peu, trop tard

Après la fin de l'apartheid au début des années 1990, au lieu de s'améliorer dans un esprit de vérité et de réconciliation, les relations entre l'UCT et Mafeje n'ont fait qu'empirer, malgré de nombreuses tentatives de ce dernier pour retourner à l'UCT, notamment en tant que titulaire de la Chaire d'Études africaines AC Jordan. Mafeje s'est senti offensé et dans certains cas, décrivait les réactions des autorités de l'UCT face à ses efforts pour retourner à son alma mater comme professeur comme étant « des plus déshonorantes ». Quand il apprit que la Chaire AC Jordan à laquelle lui, Mafeje, n'avait même pas été invité pour un entretien, avait été accordée à un autre candidat, il écrivit ceci : « En 1968, c'était un honneur que de se voir offrir un poste à l'UCT mais en 1994, c'est une lourde tâche à laquelle seuls les gens politiquement naïfs ou qui manquent d'imagination peuvent faire face sans avoir quelques doutes désagréables. Je peux me tromper, mais seul l'avenir nous le dira ». À partir de ce moment, Mafeje traita avec mépris diverses ouvertures de l'UCT, y compris la proposition de lui conférer un doctorat honorifique et la présentation d'excuses officielles en 2003. C'est seulement en août 2008, près de deux ans après sa mort, que l'UCT a réuni 11 membres de la famille Mafeje à un symposium où elle présenta des excuses pour la deuxième fois et lui décerna un doctorat honorifique à titre posthume. La famille Mafeje convint de rejeter la décision d'Archie et d'accepter les excuses en son nom, excuses dans lesquelles l'UCT reconnaissait qu'elle « est loin d'avoir fait assez dans les années 1990 pour permettre au Professeur Mafeje de retourner à l'UCT, et que cela demeurerait

un obstacle à sa réconciliation avec son alma mater » (Lungisile Ntsebeza).

Quelles que soient les raisons de son rejet des propositions de réconciliation et de reconnaissance par l'UCT, Mafeje se sentait rarement à l'aise avec les honneurs, en particulier de son vivant. En décembre 2003, quand, à l'occasion des festivités du 30^e anniversaire, le CODESRIA décida de l'honorer du titre de Membre à vie en reconnaissance de l'ensemble de sa contribution à la recherche, Mafeje était reconnaissant, mais plein d'appréhensions. « Peut-être bien que vous ne me souhaitez pas de mourir bientôt, mais de mourir comme il faut. Quand on honore des gens, on le fait habituellement après leur mort, et la gloire vient après leur mort. Mais cette gloire vient avant ma mort », a-t-il dit au panel spécial mis sur pied par le CODESRIA pour le célébrer (Ebrima Sall). Le défi donc pour l'UCT est de prouver que sa reconnaissance posthume d'Archie Mafeje apporterait suffisamment de gloire pour être reconnue même par feu Mafeje, un homme que les honneurs mettaient mal à l'aise et qui avait toutes les raisons du monde d'être amer envers une institution qui avait cédé trop facilement aux pressions de l'apartheid à cet égard, et ne semblait pas tenir à ce qu'il fasse partie intégrante de son identité postapartheid dans la production de savoir et la liberté académique (Lungisile Ntsebeza; Teboho Lebakeng).

Une critique ardente du colonialisme intellectuel

Les critiques acerbes par Archie Mafeje de l'auto-colonisation de l'Afrique d'Ali Mazrui et de l'écriture africaine de soi / «African Modes of Self-writing» d'Achille Mbembe ne sont pleinement comprises qu'à la lumière de son profond engagement intellectuel et politique envers l'émancipation totale de l'Afrique, en tant que symbole des idéaux panafricains qu'il partageait et pour lesquels il se battait dans ses recherches, ses activités et ses déclarations. A travers sa critique soutenue de l'anthropologie africaine comme servante du colonialisme et son appel à l'histoire sociale pour la remplacer en tant que discipline, transparait l'inconfort total d'Archie Mafeje avec l'épistémologie de l'altérité et des connaissances générées de l'extérieur et contextuellement dénuées d'intérêt, produites avec des ambitions de domination, en particulier lorsque de telles connaissances sont passivement intériorisées et reproduites par les personnes mêmes dont l'ontologie et les expériences ont été soigneusement inscrites (parfois même en tant que chercheurs – voir le débat Archie Mafeje contre Sally Falk Moore) en dehors de ces connaissances par des représentations erronées informées par des hiérarchies d'humanité structurées, entre autres, sur la race, la place, la classe, le genre et l'âge (Jimi Adesina, Helmi Sharawy, Dani Nabudere, Samir Amin, Teboho Lebakeng).

Comme le soutient John Sharp plus loin, ce à quoi Archie Mafeje s'opposait au sujet de l'anthropologie qu'il présentait autrefois comme sa « vocation », ce n'était pas ses méthodes de recherche ou les preuves qu'une observation soignée des participants pouvait produire. Même au moment le plus critique, il prenait soin d'approuver la valeur de cette forme d'enquête relativement aux autres. Il resta fidèle au fait « que toute tentative pour comprendre les conditions de vie des gens en Afrique nécessitait une enquête de qualité dans ce qu'ils pensaient eux-mêmes de ces conditions ». Ce à quoi Mafeje s'opposait, par conséquent, « c'était une anthropologie dans laquelle des hypothèses épistémologiques particulières... pouvaient l'emporter sur

tout ce que les gens sur le terrain avaient à dire sur les conditions dans lesquelles ils vivaient ». Si Mafeje rejetait ce type d'anthropologie, c'était « parce que l'anthropologie était la discipline qu'il connaissait le mieux – celle qu'il avait appelée sa « vocation au début de sa carrière professionnelle. S'il avait eu une raison de s'exprimer avec autant de ferveur relativement à d'autres disciplines, il aurait sans aucun doute trouvé les prémisses épistémologiques de leurs versions libérales aussi inacceptables que celles de l'anthropologie libérale » (John Sharp).

Fred Hendricks note que Mafeje s'était engagé « à combattre les images dénaturées produites et reproduites au sujet de l'Afrique par des étrangers, et parfois intériorisées et reproduites sans esprit critique par des africains formés pour singer mais pas pour mettre en question (Issa Shivji). Mafeje a passé la meilleure partie de sa vie et de sa recherche à contester les fondements épistémologiques racialisés d'un système de production de connaissances sociales dans lequel les africains ont été cooptés et scolarisés en tant que consommateurs passifs, sans voix au chapitre même sur des questions concernant leurs propres réalités et existence sociales. À cet égard, le panafricanisme inébranlable de Mafeje a toujours résonné avec la mission du CODESRIA d'une plus grande visibilité des chercheurs africains, de la recherche africaine et des perspectives africaines sur des questions africaines et mondiales. Cependant, son appel pour la valorisation de l'africanité, sa créativité et ses innovations ne signifiaient pas une adoption facile de tout ce qui prétend être afrocentrique. Il s'est montré particulièrement critique des tentatives bien intentionnées mais mal conçues, et encore plus mal articulées, d'affirmation de l'africanité, telles que la « renaissance africaine » (Eddy Maloka). La mesure dans laquelle les chercheurs africains adoptent ces aspirations en principe et en pratique détermine généralement jusqu'à quel point Mafeje et le CODESRIA ont réussi à rendre ces batailles et ces grandeurs imposantes réellement collectives et panafricaines, au-delà de la rhétorique.

Dans un monologue postmoderniste tout à fait erroné – « African Modes of Self-Writing », Achille Mbembe met Archie Mafeje dans la même catégorie que ceux qu'il rejette comme étant des « nativistes », par opposition à ses propres expériences, points de vue et recherche prétendument « cosmopolites » (Jimi Adesina). Fred Hendricks et d'autres ont également mis en question Mafeje pour avoir étroitement braqué son regard intellectuel sur l'Afrique subsaharienne, et avoir reproduit par inadvertance des idées au sujet d'une « Afrique désagrégée et démembrée » dans un panafricanisme qui laissait peu de place réelle à l'Afrique du Nord, au-delà du fait qu'il avait longtemps séjourné au Caire et qu'il était marié à Shahida El Baz, une égyptienne qui lui a donné une fille, Dana. Mais à cette critique on pouvait opposer le fait qu'il n'était pas forcément tenu d'étudier l'Égypte ou l'Afrique du Nord pour considérer la région comme faisant partie de son projet panafricain. En l'absence de recherche personnelle, Mafeje se servait d'autres indicateurs pour affirmer son appartenance à l'Afrique du Nord et tenir compte de la région dans son panafricanisme. Il se sentait probablement plus chez lui en Égypte qu'en Afrique du Sud, en particulier après son retour sous le régime postapartheid, où il se sentait de plus en plus isolé et seul, et en fait, où il est mort tout seul (Jimi Adesina, Eddy Maloka). Était-ce une prémonition de cette absence de relations chaleureuses dans sa terre natale qui faisait que Mafeje n'était guère enthousiaste à l'idée de

retourner chez lui en Afrique du Sud après 1994, préférant plutôt rester en Namibie comme directeur du nouveau Centre de recherche multidisciplinaire à l'Université de Namibie, même s'il n'est pas resté longtemps à ce poste ? (Kwesi Prah, Eddy Maloka).

Quelle que soit la réponse à cette question et à d'autres similaires, pour mesurer la plénitude de l'Africanité et du panafricanisme de Mafeje, il convient d'aller au-delà des déclarations intellectuelles et d'apprécier les rapports sociaux qu'il avait établis et maintenus de son vivant dans et loin d'un endroit appelé chez soi, mère patrie ou patrie. Selon Kwesi Prah, il se dégageait d'Archie Mafeje une « mondanité naturelle » qui lui conférait un « cosmopolitisme vibrant et sublime » rare, et en tant que véritable africain cosmopolite, il avait l'habitude de se présenter comme « sud-africain de naissance, hollandais par citoyenneté et égyptien par domiciliation ». Kwesi Prah écrit sur la connaissance impressionnante de la littérature occidentale par Mafeje, « sa connaissance sophistiquée et toute rare des vins européens », et ses talents et ses réalisations culinaires. Tout comme « son apparence extérieure placide démentait un esprit et une expression véhéments et combatifs » dans les débats, les déclarations et les écrits engagés d'Archie Mafeje sur le panafricanisme et l'importance de la décolonisation des sciences sociales détournaient souvent l'attention du cosmopolite qu'il était – se soldant par des représentations erronées, même par des pairs intellectuels africains. Loin d'être un essentialiste, Mafeje était une personne pour laquelle l'appartenance était toujours un travail en cours, qu'il faut enrichir constamment avec de nouvelles rencontres et de nouvelles relations, et qui ne doit jamais être limitée, que ce soit géographiquement ou par des barrières politiques ou disciplinaires. Sa profonde amertume est née et/ou a été exacerbée quand ceux qui se réclament de lui n'ont pas démontré les nuances et la sophistication qui ont fait de lui l'intellectuel cosmopolite et l'africain qu'il était. Comme nous le

rappelle Jimi Adesina, la signification d'Archie Mafeje pour trois générations de chercheurs et de spécialistes des sciences sociales africains a trait aux rencontres et aux relations qui résultaient de ces rencontres. Pour John Sharp, on se souviendra d'Archie Mafeje comme d'un intellectuel qui disait toujours la vérité au pouvoir et qui, au fil des années, essayait de trouver le meilleur moyen de soutenir ses convictions politiques par sa recherche. En disant la vérité au pouvoir, il était arrivé à maîtriser l'art de l'argumentation intellectuelle rude et sans compromis, sans avoir à recourir à l'animosité personnelle ou au refus d'accorder du respect à ceux avec lesquels il argumentait.

Archie Mafeje a livré bataille et fait la course avec succès. Ses aperçus sérieux, ses réprimandes véhémentes, sa fidélité en amitié, sa compagnie et – oui, son esprit, son humour et ses talents de cordon bleu qui comprenaient une connaissance incomparable des aliments et des vins du monde entier, vont certainement nous manquer. Pour ceux qu'il laisse derrière lui, en particulier ceux d'entre nous qu'il inspirait, le défi qui nous attend est clair : garder en vie l'esprit de Mafeje en nous investissant avec dévouement dans la quête des connaissances dont nous avons besoin, afin de transformer nos sociétés – et la condition humaine – pour le meilleur. L'appel lancé en temps opportun par Mahmood Mamdani au CODESRIA pour prendre la décision formelle d'engager des ressources pour la collecte des documents d'Archie Mafeje en vue de décider s'il convient de les archiver au Conseil ou s'ils sont assez consistants pour être archivés dans une bibliothèque, plus probablement en Afrique du Sud, étant entendu qu'ils seront à la disposition de tous les chercheurs, est précisément ce que le CODESRIA recherche activement. Ce numéro spécial du *Bulletin du CODESRIA*, ainsi que le panel de la 12^e Assemblée générale en l'honneur de Mafeje, font partie d'un train de mesures visant à immortaliser sa contribution substantielle au développement des connaissances sur le continent africain.

Adebayo Olukoshi
Secrétaire exécutif

Francis B. Nyamnjoh
Chef des Publications